

# Le Travail

Virgile ♦ Weil ♦ Vinaver

Français – Philosophie

Programme 2022-2023

**France Farago**  
**Gilbert Guislain**

**DUNOD**

Le pictogramme qui figure ci-contre mérite une explication. Son objet est d'alerter le lecteur sur la menace que représente pour l'avenir de l'écrit, particulièrement dans le domaine de l'édition technique et universitaire, le développement massif du photocopillage.

Le Code de la propriété intellectuelle du 1<sup>er</sup> juillet 1992 interdit en effet expressément la photocopie à usage collectif sans autorisation des ayants droit. Or, cette pratique s'est généralisée dans les établissements

d'enseignement supérieur, provoquant une baisse brutale des achats de livres et de revues, au point que la possibilité même pour

les auteurs de créer des œuvres nouvelles et de les faire éditer correctement est aujourd'hui menacée. Nous rappelons donc que toute reproduction, partielle ou totale, de la présente publication est interdite sans autorisation de l'auteur, de son éditeur ou du

Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris).



© Dunod, 2022

Dunod Éditeur  
11, rue Paul Bert, 92240 Malakoff  
www.dunod.com

ISBN : 978-2-10-083755-7

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

# Sommaire

Introduction au thème .....	7
-----------------------------	---

---

## PARTIE 1

---

### **VIRGILE, GÉORGIQUES**

<b>1</b> L'auteur .....	60
La vie (71 ou 70-19 av. J.-C.).....	60
<b>2</b> Analyse de l'œuvre .....	62
1 Introduction aux <i>Géorgiques</i> .....	62
2 La crise de l'agriculture et des campagnes .....	66
3 Une doctrine du travail en dissidence avec les lieux communs antiques : apologie du travail et de sa nécessité...	70
4 Le travail, loi du monde (I, v. 125-146) .....	80
5 Le cadre cosmique : le ciel et ses astres, image de l'ordre du monde.....	85
6 Le travail de la terre est, lui aussi, un combat .....	87
7 Le bonheur propre à la vie rustique .....	89
8 Le mythe des abeilles .....	91
9 Le vieillard de Tarente.....	92
Conclusion .....	93

---

## PARTIE 2

---

### **WEIL, LA CONDITION OUVRIÈRE**

<b>1</b> L'auteur .....	96
La vie (1909-1943) .....	96

<b>2</b>	<b>Analyse de l'œuvre</b> .....	<b>103</b>
	1 L'essence du travail.....	103
	2 La rationalisation ou l'organisation scientifique du travail.....	106
	3 L'usine : une organisation dépersonnalisante.....	111
	4 L'expérience du temps dans le travail ouvrier.....	118
	5 Simone Weil contre le fantasme d'une société de loisirs.....	122
	6 Du travail servile au travail non servile.....	123
	7 Besoin de sens et « faim de finalité ».....	128
	8 L'au-delà du temps et la beauté.....	130
	Conclusion.....	134

---

### PARTIE 3

## **VINAVER, PAR-DESSUS BORD**

<b>1</b>	<b>L'auteur</b> .....	<b>140</b>
	La vie (1927-2022).....	140
<b>2</b>	<b>Analyse de l'œuvre</b> .....	<b>143</b>
	1 Introduction à <i>Par-dessus bord</i> .....	143
	2 Les personnages affiliés à la culture du vieux monde.....	147
	3 La parole au travail : la rhétorique commerciale et l'acte de vente.....	154
	4 Une entreprise en difficulté.....	155
	5 Prise de conscience et bataille pour la succession.....	159
	6 Le problème du financement de l'entreprise.....	162
	7 La « guerre » commerciale.....	163
	8 Jack et Jenny professeurs de marketing.....	165
	9 Jack et Jenny professeurs de management.....	170
	10 Les rapports entre collègues au travail.....	174
	11 Du capitalisme familial à la « grande famille » internationale.....	176
	12 L'ironie de Vinaver n'est pas de l'ordre de la révolte.....	177
	13 L'absurde et la cruauté absolue : le travail à blanc infligé par les nazis.....	178
	14 <i>Happy End</i> et festin d'un quadruple mariage.....	180
	Conclusion.....	181

## PARTIE 4

**COMPARAISON DES TROIS ŒUVRES**

Introduction .....	186
1 Système industriel et organisation du travail .....	187
2 Des figures différentes du capitalisme .....	189
3 La parole dans l'entreprise .....	190
4 Le souci de la rentabilité .....	191
5 L'argent .....	192
6 La science à la rescousse du travail .....	193
7 Le temps .....	194
8 Le rapport de l'homme à l'univers .....	196
9 Liberté et servitude dans le travail .....	198
10 La vie est régénérescence .....	199
11 La nécessité de penser et le rapport à la culture .....	199
12 Le travail, en soi, n'est pas dégradant .....	201
13 Le problème de l'engagement .....	203
14 Religion : travail et piété .....	205
Conclusion : la vérité du mythe plutôt que les idéologies .....	207

## PARTIE 5

**PRÉPARER  
LE CONCOURS**

<b>1</b> Présentation des épreuves .....	210
<b>2</b> Méthodologie du résumé .....	211
1 Principes et pratique .....	211
2 Mise en œuvre du résumé .....	212
<b>3</b> Méthodologie de la dissertation .....	214
1 Modalités de l'épreuve .....	214
2 Exigences de méthode et étapes du travail .....	215
3 Recherche des matériaux et élaboration du plan .....	215

4	Introduction.....	216
5	Conclusion.....	216
6	Rigueur de la forme.....	217
<b>4</b>	<b>Méthodologie de l'oral.....</b>	<b>218</b>
1	Présentation générale.....	218
2	Préparation de l'épreuve.....	219
<b>5</b>	<b>Lexique.....</b>	<b>221</b>
1	Orthographe.....	221
2	Syntaxe.....	222
3	Conjugaison.....	222
4	Vocabulaire.....	223

## PARTIE 6

---

**RÉSUMÉS ET SUJETS DE DISSERTATION**

<b>1</b>	Paul Lafargue, <i>Le droit à la paresse</i> .....	226
<b>2</b>	Claude Aziza, Claude Olivieri et Robert Sctrick, <i>Dictionnaire des types et caractères littéraires</i> , article « ouvrier ».....	230
<b>3</b>	Robert Black, <i>Travailler, moi jamais !</i> .....	233
<b>4</b>	Jacques Julliard, <i>Le choc Simone Weil</i> .....	237
<b>5</b>	Trois esthétiques contrastées.....	241
<b>6</b>	Des œuvres engagées ?.....	248

# Introduction au thème

Si nous avons pris l'habitude d'entendre par « travail » une activité *rétribuée*, accomplie pour le compte d'un tiers, l'employeur, selon des modalités et des horaires fixés par lui, en vue de fins définies par une stratégie d'entreprise à laquelle n'ont guère part les travailleurs, le concept de travail est loin de se réduire à cette acception somme toute récente. On n'a pas toujours parlé du « travail » au sens où nous l'entendons aujourd'hui. Bien que ce terme figure parmi les notions les plus communes, son apparition dans le lexique culturel est tardive. La constitution de son concept a été lente : elle présuppose l'apparition de certains types de rapports sociaux qui n'ont émergé que vers le xv<sup>e</sup> siècle. Dans les sociétés traditionnelles, le travail n'était pas séparé des autres activités humaines. De façon générale, on peut dire que le travail est une activité humaine de transformation de la nature en vue de la satisfaction des besoins vitaux puis, plus largement, des besoins sociaux, ce qui a entraîné une division croissante du travail, une spécialisation des tâches qui se sont diffractées en métiers. Ce n'est guère que depuis les xviii<sup>e</sup> et xix<sup>e</sup> siècles qu'il a pris la valeur d'un concept dans certains discours notamment économiques. Les conditions de cette transformation entretiennent, sans aucun doute, des rapports avec l'avènement des sociétés industrielles, le triomphe de la bourgeoisie et l'essor du prolétariat, la « classe laborieuse ». L'analyse de Marx est, sur ce point, tout à fait pertinente<sup>1</sup>.

Mais, si le travail n'a été porté à la dignité d'un concept philosophique que d'une façon relativement récente, la chose elle-même se perd dans la nuit des temps, très exactement lorsque l'homme, sous la poussée démographique, a cessé d'être chasseur-cueilleur pour devenir paysan, cultivateur et éleveur. Dès qu'il a commencé à verbaliser son expérience, les mythes sont apparus, rendant compte de façon imaginative, poétique et nostalgique des origines révolues, rêvées comme exemptes du caractère de pénibilité de ce qu'était devenu l'agir humain mobilisé par la nécessité de compenser la faiblesse et le besoin dont l'alliance caractérise dramatiquement l'homme. C'est cette faiblesse, cette nudité de l'animal humain qui a engendré la pratique du travail, lui permettant d'accomplir ce que la nature est, pour lui, dans l'impossibilité d'élaborer jusqu'au bout : satisfaire aux urgences vitales, c'est-à-dire se nourrir, se vêtir, se loger, se soigner etc. Aussi peut-on comprendre que l'Antiquité l'ait perçu comme nécessité liée à ce dénuement et comme malédiction du fait de cette pénibilité. La mythologie se fait d'ailleurs l'écho de cette perception tragique du rapport entre l'homme et la nature, rapport de force si inégale que les hommes de ces temps reculés ont eu le sentiment d'expier une culpabilité originelle, de purger une punition divine, de subir la loi d'un implacable destin. À peu près toutes les sociétés des débuts de l'histoire se sont d'ailleurs empressées d'instaurer l'esclavage de ceux qui avaient été vaincus à la guerre pour se

.....

1. Voir notamment le premier chapitre du *Manifeste du parti communiste* qui énumère les divers modes de production de l'Antiquité à la Modernité, en passant par les corporations médiévales.

libérer de l'ingratitude des tâches requises pour l'entretien quotidien des choses de la vie. Si le mythe confie à un demi-dieu, Héraklès, fils de Zeus, l'exploit de nettoyer les écuries d'Augias en détournant le cours de deux fleuves, c'est aux esclaves et aux femmes que les Grecs ont confié les travaux domestiques, et des penseurs comme Platon et Aristote ont globalement assimilé l'ordre des moyens aux travaux serviles. La dévalorisation antique du travail subordonné à la satisfaction des besoins primaires ne frappe cependant pas l'activité technique de l'artisan, pensée comme modèle des capacités humaines depuis le mythe de Prométhée, repris par Platon dans le *Protagoras*, jusqu'à Sophocle.

C'est sous l'influence du christianisme, héritier en cela du judaïsme, que l'Occident a fini par reconnaître la noblesse des arts mécaniques. Mais il faudra attendre l'essor d'un nouveau mode de production pour voir la contradiction se réduire et le travail conquérir lentement sa dignité sociale et éthique, avant de lui voir imputer les maux inédits de la modernité.

Par le travail, l'homme arraisonne la nature et lui enjoint de servir ses desseins. Cela est vrai dès le départ de l'aventure humaine mais a pris aujourd'hui une ampleur colossale, la puissance de production permise par cette ruse de la raison pratique qu'est la technique suscitant sans cesse de nouveaux besoins. Les travaux d'Hercule sont aujourd'hui le fait des machines, des robots à qui l'homme délègue une tâche dont la rentabilité serait humainement impossible.

À l'inverse de l'Antiquité, l'époque moderne a glorifié le travail, source de toute valeur, faisant de l'homme des sociétés industrielles cet *animal laborans* (animal travaillant) dont parle Hannah Arendt. Le travail, devenu marchandise dans le cadre du salariat – on parle du « marché du travail » –, a conduit à redéfinir son concept, son statut juridique, économique et social. En effet, pour les modernes, toutes les tâches professionnelles, si diverses soient-elles dans la réalité sociale concrète (boulangier, boucher, conducteur de métro, pilote d'avion, chirurgien, infirmier etc.), toutes ces tâches professionnelles rentrent dans un type unique de conduite : le travail. « Nous y voyons une même activité induite par la nécessité, organisée, dont l'effet concerne directement autrui et qui vise à produire des valeurs utiles au groupe. Cette unification a été appelée par Marx "abstraction", signifiant par là la dissociation du travail comme créateur de valeurs d'usage et le travail comme producteur de valeurs d'échange. » Cette abstraction est quantifiable : on compte les heures ouvrées, chose impensable avant la modernité. « Tandis que le travail, créateur de la valeur d'échange, est du travail général, abstrait et égal, le travail créateur de la valeur d'usage est du travail concret et spécial qui, pour la forme et la matière, se décompose en des façons de travail infiniment diverses<sup>1</sup>. »

Dans la modernité donc, le travail ne se confond ni avec les besognes liées à l'entretien quotidien de la vie dans le cadre familial, ni avec le labeur accompli, consenti pour réaliser quelque chose pour soi ou pour autrui sans compter son temps ou sa peine. Sa caractéristique contemporaine est d'être une activité située dans la sphère publique,

.....  
1. *Contribution à la critique de l'Économie politique*, Molitor, p. 30.

demandée, organisée et rémunérée par un employeur. Il s'inscrit d'ailleurs dans une infrastructure de plus en plus complexe, dans un réseau de relations et d'échanges qui déborde chacun de toutes parts. Depuis la fin du xx<sup>e</sup> siècle, la numérisation, la robotisation en ont modifié la pratique, de même que la globalisation, la mondialisation en ont bouleversé l'organisation et la répartition, dispersant parfois les fournisseurs de pièces nécessaires à l'élaboration et au montage d'un même produit à travers le monde, fragilisant les entreprises ou les États, en cas de crise, à cause de la dépendance ainsi induite<sup>1</sup>.

Après un essai de définition de ce concept, à partir de son étymologie, nous nous proposons d'évoquer les mythologies antiques qui ont scénarisé l'apparition du travail et déterminé ses qualifications négatives – malédiction, punition, fatalité –, puis, nous rappellerons ce que fut le travail jusqu'au xviii<sup>e</sup> siècle avant d'aborder les philosophies modernes du travail qui, en dénonçant l'aliénation dont il est souvent l'occasion, ont eu cependant le mérite de le penser comme réalité anthropologique majeure et instrument de l'humanisation de notre espèce. Nous terminerons sur l'évocation des mutations actuelles des formes de travail, caractérisées par l'éclatement de la norme d'emploi standard issue du fordisme au profit d'une plus grande flexibilité, et par l'injonction à la performance qui passe par une invitation à l'autonomie et à la responsabilisation accrue des individus, l'efficacité des organisations tendant de plus en plus à être réduite à une somme de performances individuelles, visant la rentabilité. Cette idéologie a contaminé jusqu'aux services publics, notamment les hôpitaux et tout ce qui a pour but l'intérêt général, le bien commun, au grand dam de celui-ci.

## 1 Le travail dans l'Antiquité

### 1.1 Étymologie

L'activité humaine que recouvre le mot *travail* est liée à la fois :

- à l'idée de **peine** (*ponos* en grec, mais aussi *ergon*). Le terme vient du latin *tripalium*<sup>2</sup>, d'où vient le terme *tripalius* qui désignait, en bas latin, une machine formée de trois pieux, permettant d'assujettir, pour leur imposer le joug ou le mors, les bœufs et les chevaux difficiles ; *tripaliare* (latin vulgaire) signifie torturer. Dans la notion de travail, nous trouvons effectivement l'idée d'une tâche pénible et douloureuse : « Tu gagneras ton pain à la sueur de ton front ! » Chez Montaigne, « travail » signifie

.....  
1. Il n'est qu'à songer à la crise du Covid-19 : la France ne disposait quasiment plus d'unités de production de masques chirurgicaux, fabriqués dans l'atelier du monde : la Chine. Mais on peut penser aussi aux composants électroniques qui, dès lors qu'ils manquent à l'appel, bloquent la production automobile, etc.

2. Un travail à ferer – ou simplement travail (au pluriel « travaux » et non *travaux*) – est un dispositif plus ou moins sophistiqué (autrefois fixé dans le sol, et de nos jours mobile) conçu pour maintenir de grands animaux (chevaux et bœufs), en particulier lors du ferrage. On s'en servait aussi pour tourmenter les esclaves fugitifs et insoumis dont on voulait faire un exemple particulièrement frappant.

encore tourment, peine, conformément à l'étymologie latine *tripalium*, instrument de torture ;

- à l'idée de **labeur** (*labor* : la charge ; anglais : *labour*) ;
- à l'idée d'**accomplissement**, de mise en œuvre (latin : *opus* ; anglais : *work* qui vient du mot grec *ergon* signifiant tâche, action, produit ; allemand : *werk*) qui n'est pas nécessairement contraire au loisir, mais peut en être solidaire<sup>1</sup>.

Travailler, c'est prendre de la peine (le grec *ponos* désigne tous les exercices fatigants, par exemple : les douze travaux d'Hercule. « Travaillez, prenez de la peine » dit La Fontaine dans *Le laboureur et ses enfants* au point que le verbe *labourer*<sup>2</sup> s'est spécialisé en français pour désigner l'activité pénible consistant à retourner la terre avec des pioches, des socs de charrue, avant que le mécanisme ne vienne libérer l'homme de cette lourde tâche. Travailler, c'est modifier le milieu où l'on vit. Aussi, plus précisément qu'une torture, le travail est torsion (travailler un métal) faite à la nature comme à la nature humaine.

La notion de « travail », cependant, conserve le souvenir vivant de son étymologie : il continue, dans mainte expression toujours usitée, à être synonyme de « souffrance ». Ainsi dira-t-on de quelqu'un qu'il est « travaillé » par la maladie, de tel autre que les soucis, les affaires le « travaillent ». On parle aussi dans les maternités de « salle de travail » où on place les femmes en « travail » avant la phase ultime de l'accouchement. Le « travail », avant les méthodes actuelles d'anesthésie désignait d'ailleurs les douleurs de l'enfantement. Lorsque l'on s'écrie, familièrement : « Quel travail », c'est moins à la somme de « travail » effectif qu'il a fallu fournir pour arriver à tel ou tel résultat qu'à l'effort consenti pour y parvenir. Cette idée d'effort, et même d'effort pénible, exigeant pour aboutir une certaine dépense de force physique, impliquant aussi une certaine contrainte morale et intellectuelle, se retrouve dans le mot « labeur », issu directement de « labor », le nom latin du « travail ». Enfin, les Anglais dénomment *Labour* le parti... travailliste !

L'adjectif « laborieux » souligne encore plus, peut-être, le caractère contraignant et pénible du « travail ». Qui n'a parlé d'un exercice « laborieux », d'une réussite « laborieuse », c'est-à-dire ayant requis une somme d'efforts longs, répétés ? Parler de la « classe laborieuse » depuis Marx prend presque une signification « politique » tant cet adjectif insiste sur le caractère pénible physiquement et injuste moralement du travail ouvrier.

.....  
1. Hannah Arendt reprend cette distinction dans son livre *La Condition de l'homme moderne* qui ne va pas sans évoquer l'antique distinction grecque entre *ponon* (se donner de la peine, faire avec effort) et *ergazesthai* (accomplir, mettre en œuvre) qui est aussi la ligne de démarcation entre les esclaves et les artisans. L'homme libre se définit au contraire par son loisir (grec : *scholè* ; latin : *otium*).

2. Le « labour », c'est à dire le « travail » des champs, vu depuis des temps immémoriaux comme particulièrement pénible étant donné son caractère de confrontation directe de l'homme à la terre et aux éléments, est un doublet du mot « labeur », ces deux mots étant issus du même mot latin *labor*.

En physique, enfin, la notion de *travail*, proposé en 1821 par Coulomb est un concept de la mécanique<sup>1</sup>. Cela se comprend par le fait qu'il correspond à un déploiement de force.

L'activité humaine n'épuise pas toutefois son sens dans son caractère pénible, au moins sous certains de ses aspects, et elle peut être envisagée comme accomplissement, institution d'une œuvre (*ergon* en grec, latin : *opus* ; anglais : *work* ; allemand : *werk*). Ce n'est pas seulement une souffrance, mais aussi une action intelligente, un effort conscient et réfléchi de l'homme pour dominer la nature et la spiritualiser, l'aménager du moins en vue de satisfaire aux fins humaines. On peut donc, en unissant les deux thèmes, définir le travail comme un effort douloureux pour sortir d'une situation donnée objectivement difficile à vivre et y apporter des solutions inventives.

## 1.2 Travail et mythe : malédiction, condamnation, fatalité

### 1a Une narrativité figurative des fonctions essentielles du travail

La culture occidentale possède une riche littérature relative au travail, qui touche à ses origines mêmes. La Genèse, *Les Travaux et les Jours* d'Hésiode, les récits religieux et mythiques se mêlent pour tisser une relation ambiguë au travail qui apparaît à la fois comme punition, souffrance, nécessité mais aussi comme chemin qui conduit à la découverte de la justice naturelle et sociale, le *xx<sup>e</sup>* siècle le hissant, dans les idéologies des régimes totalitaires et l'emphase de leur propagande, au statut d'accomplissement du destin glorieux de l'humanité. Chaque société, à chaque époque, a ses mythes. De même, chaque civilisation est marquée par le fruit de travaux colossaux qui nous remplissent d'admiration lorsque, vestiges de civilisations antiques, ils sont encore visibles aujourd'hui. Si, pour l'Égypte ancienne, par exemple, les grands « travaux » furent ceux de la construction des Pyramides, le « travail » qu'elles ont requis avait une motivation qui relevait essentiellement de l'ordre du sacré. Les Pyramides sont en effet indissociables de l'idée que les Égyptiens se faisaient de l'au-delà.

Si le mythe agit sur l'imagination, sur la sensibilité plus que sur la raison raisonnante, il exprime un sens qu'il convient d'extraire du texte. Porteurs des affects provoqués par l'effort impliqué par le travail, ces mythes en déterminent de façon narrative la fonction dans la société d'où émanent ces vieux textes, cherchant à rendre compte des raisons de sa pénibilité.

.....  
1. On entend, en mécanique, par travail d'une force le produit de cette force par le déplacement de son point d'application estimé suivant la direction de la force.

Cette fonction peut être triple :

- tantôt le mythe montre que le « travail » est perçu comme un « fardeau », une « punition », une « fatalité » ;
- tantôt le « travail » apparaît comme le « moyen » par excellence d'arriver à ses fins, de se promouvoir ou d'obtenir un résultat donné en y mettant le prix de l'effort ;
- d'autres fois encore ce même « travail » est idéalisé, sublimé, glorifié. Il apparaît alors comme une sorte de but suprême de la société, comme ce fut le cas dans le totalitarisme soviétique.

Aujourd'hui, la crise tend à faire du travail au sens d'« emploi » des hommes une valeur de survie sociale, le chômage étant la hantise de tous.

## **b** Le travail comme châtiment et comme destin

### ◆ Le travail comme condamnation dans la mythologie grecque

Toutes les mythologies voient l'institution du travail comme une malédiction s'abattant sur le genre humain et le condamnant à jamais à subir son impitoyable joug. Le premier aspect du travail que réfracte le mythe, l'aspect punitif n'est pas simple. On peut, en effet, y déceler trois composantes : la mythologie grecque joue sur la notion de « fatalité » mais aussi de « punition » ou de « châtiment » ; puis, se précise celle de « l'effort » qui annonce les thèmes du travail comme « moyen » et du fruit du travail comme « succès ». Plus d'une légende de la mythologie témoigne de ce que le « travail » fut très tôt ressenti comme une condamnation. Les murailles de Troie, par exemple, furent construites par les dieux Poséidon et Apollon, condamnés par Zeus qu'ils avaient offensé, à être, pour un an, les esclaves d'un mortel, le roi Laomédon. Pensons au roi Sisyphe, condamné pour l'éternité à remonter en haut d'une colline des Enfers un rocher qui en redescendait chaque fois avant de parvenir au sommet pour avoir défié Thanatos, la Mort. Chaque fois en effet que, dans la mythologie, il est question de « travail » ou de « travaux », se profile, sous-jacente, l'« Ananké », « Nécessité » ou « Fatalité », « Destin ». Ainsi, la tâche infinie de Sisyphe, toujours aussi vaine car il faut toujours tout recommencer, est éternelle, définitive, irrémédiable. Elle est devenue la « nature » même de Sisyphe, son destin. Mais cela nous renseigne davantage sur la psychologie humaine que sur la nature même du travail, réflexion qui ne pourra naître que lorsque, l'homme étant mieux outillé, celui-ci ne sera plus aussi écrasant qu'à ses origines.

### ◆ L'Âge d'or : le fantasme d'un monde sans travail et sans histoire

Le mythe de l'Âge d'or, transmis par les poètes grecs et repris par Virgile dans les *Bucoliques*, évoque un temps où existait un monde sans travail et sans histoire, où les hommes bénéficiaient des dons d'une nature abondante et spontanément généreuse. Dès que le besoin surgissait, il était immédiatement satisfait : la conscience du manque et l'effort pour arracher au milieu le moyen de le combler, ne pouvaient se faire jour. Le

discours mythique fait le récit de ce monde sans travail où toute jouissance était simple et sereine. Il s'agit, évidemment, d'un fantasme soustrait au dur principe de réalité.

« L'âge d'or, écrit Ovide, fut créé le premier qui, sans nul juge, sans nulle loi, avait spontanément le culte de la loyauté et du droit. Le bois du pin, abattu, n'était pas encore descendu de ses montagnes pour voir, lancé sur les ondes limpides, le monde étranger ; et les mortels ne connaissaient guère d'autre rivage que le leur. Les fossés abrupts n'entouraient pas encore les places fortes. Les nations goûtaient, dans la sécurité, un doux repos. La terre elle-même, indemne, épargnée du râteau et ne connaissant la blessure d'aucun soc, produisait tout d'elle-même... »

Ce qui frappe dans cette description, c'est l'exemption du travail sous toutes ses formes : travail de la terre, même dans les formes les plus élémentaires de l'agriculture, art de la navigation dont l'invention est liée aux premières manifestations de l'industrie et du commerce comme aux premiers affrontements entre les ethnies et les cités.

Le mythe de l'âge d'or n'est, en somme, que le négatif (au sens photographique du terme) d'une civilisation déjà fondée sur le « travail » et au sein de laquelle l'utopie des origines – qui est aussi une uchronie – se forge comme une nostalgie, un rêve de l'imagination. **Il s'agit d'évoquer l'origine oisive pour penser le présent laborieux.** En effet, il n'y a pas de civilisation sans « travail » de la terre qui permet la survie des groupes humains, leur fixation et la formation des premières cités. Les cités supposent, à leur tour, une organisation matérielle, même rudimentaire, un artisanat etc. Elles sont amenées à entretenir des relations avec les autres groupes humains, fussent-elles commerciales ou guerrières. C'est toute l'animation et la peine que tout cela donne dont l'Âge d'or est imaginativement affranchi : tout s'y faisait de soi-même sans requérir l'effort humain. **L'apparition de l'Âge de Fer signifie, avant tout, l'institution du « travail »** : travail de la terre principalement puis, de proche en proche, avec le développement et l'organisation de la société humaine telle que nous la connaissons, travail des métaux, apparition de l'artisanat, des premières formes de l'industrie, etc.

C'est que, à l'opposé du rêve, le travail s'enracine dans la lutte pour la vie. **Travailler, c'est avouer sa dépendance, se montrer confronté à la nécessité.** C'est faire l'aveu de sa faiblesse et de son infériorité face aux forces naturelles écrasantes. Spontanément, la terre sèche et durcit lorsque manquent les pluies, ou, au contraire, elle est noyée par les marais ; ou bien elle se couvre de forêts qui n'offrent aucune ressource à la faim de l'homme ; retourner la terre, l'assécher ou l'irriguer, défricher sont autant d'offensives pour briser ce mutisme d'une nature indifférente et finalement victorieuse puisqu'elle est la mère-tombeau dont nous sommes les enfants temporairement vivants grâce au travail et à la peine que l'homme y déploie. **En psychologie, cela se nomme l'effort dont la fatigue est le prix.** Le travail de l'homme ne fait que dresser une barrière provisoire et dérisoire à la menace latente au sein de la nature. C'est ainsi que Stuart Mill écrit : « Tout le monde déclare approuver et admirer nombre de grandes victoires de l'art sur la nature : joindre par des ponts des rives que la nature avait séparées, assécher des marais naturels, creuser des puits, amener à la lumière du jour ce que la nature avait enfoui à des profondeurs immenses dans la terre, détourner sa foudre

par des paratonnerres, ses inondations par des digues, son océan par des jetées. Mais louer ces exploits et d'autres similaires, c'est admettre qu'il faut soumettre les voies de la nature et non pas leur obéir ; c'est reconnaître que les puissances de la nature sont souvent en position d'ennemi face à l'homme, qui doit user de force et d'ingéniosité afin de lui arracher pour son propre usage le peu dont il est capable, et c'est avouer que l'homme mérite d'être applaudi quand ce peu qu'il obtient dépasse ce qu'on pouvait espérer de sa faiblesse physique comparée à ces forces gigantesques. Tout éloge de la civilisation, de l'art ou de l'invention revient à critiquer la nature, à admettre qu'elle comporte des imperfections, et que la tâche et le mérite de l'homme sont de chercher en permanence à les corriger ou les atténuer<sup>1</sup> ».

#### ◆ Le Paradis perdu : travailler à la sueur de son front ou la nécessaire médiation du labeur

Quelque chose de cet ordre semble s'exprimer dans notre vieille Genèse : l'Éden, le Paradis est un jardin où tout est à la disposition d'Adam sauf le fruit défendu : celui de la connaissance du Bien et du Mal et, de façon ultime le fruit de l'Arbre de la Vie<sup>2</sup>. Une lecture attentive nous oblige à revoir le cliché lié à ce texte. En effet, une lecture superficielle de la Genèse associe le travail à une sanction pénale d'origine divine. Or, avant la « faute originelle<sup>3</sup> », si les plantes et les animaux étaient à la disposition de l'Homme, Dieu avait donné à Adam le jardin d'Éden pour qu'il le cultive. On suppose que la terre était généreuse et nourricière car, après la « chute », c'est la terre qui, maudite par Dieu, devient sinon stérile, du moins rebelle, requérant désormais l'effort humain<sup>4</sup>.

Dans son explication de la Genèse (*Leçons sur la philosophie de la religion*, II, I, p. 28, Vrin, 1972, p. 23 à 27), Hegel a montré que le mythe de la chute mettait en scène l'obligation pour l'homme de mourir à l'immédiateté et de passer par la médiation pour accéder à lui-même. Or, la nature est, par définition, l'état d'immédiateté. Le travail, le langage<sup>5</sup> et l'accès à la conscience évaluante (la connaissance du bien et du mal), la médiation active sans laquelle l'homme ne serait pas né à lui-même dans la dimension de la conscience. L'homme à l'état d'immédiateté, « à l'état bestial, n'est pas ce qu'il doit être ». L'homme doit se dégager de la naturalité, parce qu'il est esprit.

.....  
1. Cf. Stuart Mill, *La Nature*.

2. Dieu seul est maître de la Vie. Si l'homme accédait à cet arbre, il se rendrait l'égal de Dieu. L'image est là pour imposer la différence ontologique entre le Créateur et les créatures.

3. La Genèse décrit en effet la condition de l'homme avant ce que la tradition a malencontreusement appelé « la chute » comme s'il s'agissait d'un événement qui se serait déroulé dans le temps parce que le mythe ne parvient pas à s'affranchir des cadres spatio-temporels de notre expérience ordinaire.

4. Il est à noter que, dans l'Évangile de Jean (20, 11-18), après la découverte du tombeau vide, Marie-Madeleine, à la recherche du corps absent, rencontre Jésus (le nouvel Adam) sous la forme d'un jardinier, mais tourné vers le futur cette fois. Cette image pointe vers le travail à faire sur soi-même pour correspondre au modèle (*tupos*) proposé par la sagesse enseignée par sa vie : « Ecce Homo » (Voilà ce que c'est que l'Homme)

5. De même, la médiation du langage est antérieure à l'épisode du serpent dont la fonction est de permettre au poète de mettre en scène la liberté et la responsabilité de l'homme.

Le récit mythique de la Genèse a la fonction littéraire de mettre en scène la liberté se posant en s'opposant, la nécessité de la médiation. **L'idylle que le récit met au commencement – le Paradis Terrestre – décrit en fait, pour Hegel, le but de l'existence, son état plénier : la réconciliation à laquelle l'homme doit tendre, par-delà le labeur assumé qui est aussi travail sur soi-même.** Cela nous oblige quelque peu à corriger la version totalement négative de la lecture de ce texte fondateur qui semble faire du travail la punition infantilissante de l'intelligence curieuse. L'homme achève un univers qui, en ses diverses phases de création, marchait vers lui. Il en devient le maître par son labeur tout en se soumettant aux lois de la vie.

Reste que, marqué par la lecture littérale des Écritures, le concept de travail a été longtemps associé à l'idée de contrainte pénible, de nature pénale, présenté comme punition de la transgression de l'interdit divin : « Tu travailleras à la sueur de ton front. » La Genèse 3,19 dit très exactement : « C'est à la sueur de ton visage que tu mangeras du pain » (trad. TOB). Le texte souligne la nécessité de tirer sa nourriture de la terre dont l'homme a été fait et où il est d'ailleurs destiné à retourner. Mais c'est le sol que Dieu maudit, non Adam. La malédiction porte d'ailleurs toujours dans la littérature biblique sur la fertilité, la fécondité. **Il s'agit du constat des aléas de l'agriculture naissante chez un peuple nomade qui se sédentarise** : « C'est à force de peine que tu en tireras ta nourriture tous les jours de ta vie, il te produira des épines et des ronces. » La terre demeure ce qu'elle était avant la désobéissance, c'est-à-dire avant le refus de s'orienter selon la parole divine, mais, au lieu de coopérer avec les efforts de l'homme, elle est maintenant devenue hostile (3,18). Comme auparavant, elle produit des plantes de toutes sortes, mais les épines et les chardons s'y mêlent. Il doit donc redoubler d'effort pour en tirer sa nourriture.

**En fait, le texte décrit la condition présente de l'homme caractérisée par la pénibilité, la vulnérabilité, la mortalité de la condition humaine telle que pouvait la connaître un paysan du Moyen-Orient ancien.** Le travail de la terre apparaît d'emblée ici comme médiateur obligé dans le rapport d'Adam, de l'humanité, à sa propre vie. Cette médiation s'effectue dans l'effort du labeur qui fait perler la sueur au visage. Si « l'expulsion d'Éden ne fait pas des humains des êtres maudits<sup>1</sup> », il est vrai que le narrateur organise sa mise en intrigue de la condition humaine de telle sorte que le travail semble lui être infligé à titre pénal. **Le terme d'Éden qui signifie plaisir en hébreu, dit la nostalgie d'une adéquation indolente de l'homme à son environnement,** quand le travail se résumait à un jardinage paradisiaque, ludique. **Il ne faut toutefois pas s'y méprendre : le terme hébreu qui exprime le travail est 'ABODAH. Il veut dire à la fois travail et service, prière<sup>2</sup>. La tradition hébraïque et le christianisme qui en est l'immédiat héritier, ne frappent pas d'infamie le travail des mains,** contrairement à la pensée grecque qui laissait le travail aux esclaves. « Si quelqu'un ne veut pas travailler, dit le fabricant de tentes que fut saint Paul, qu'il ne

.....  
1. Ricoeur, *Penser la Bible*, p. 73.

2. Léopold Kretz, sculpteur d'origine juive du xx<sup>e</sup> siècle disait : « Mon travail est ma prière. » Son œuvre est exposée au musée de Mont de Marsan spécialisé dans la sculpture figurative française entre 1880 et 2000 aux côtés des œuvres de Despiau et de Wlérick.

mange pas non plus » (II Thessaloniens 3:10). Il n'est qu'à songer au rôle des monastères dans le défrichage des forêts, à l'agriculture au Moyen Âge ou encore à la règle bénédictine joignant la contemplation et l'action : « *Ora et labora* » (Prie et travaille<sup>1</sup>). L'historien Jacques Le Goff voit là la véritable rupture avec l'Antiquité gréco-romaine.

## 1c Les travaux d'Hercule ou l'immédiateté vaincue

Les « travaux » d'Hercule (Héraclès en grec) sont pleins d'enseignements. Fils de Zeus et d'une mortelle, Alcène, Héraclès est l'un des héros les plus vénérés de la Grèce antique. Sa geste consiste essentiellement à juguler les forces animales hostiles. Il étouffe le lion de Némée, se revêt de sa peau et se coiffe de sa tête, décapite l'hydre de Lerne<sup>2</sup>, tête par tête. Il capture vivant le sanglier d'Erymanthe, dompte le taureau de Crète, tue à l'arc les oiseaux du lac Stymphale, monstres volants. Il dévie les fleuves Alphée et Pénée pour nettoyer, en une journée, les écuries des 3 000 bêtes d'Augias. Mais il est aussi capable de chasser la biche aux cornes d'or et aux pieds d'airain, animal sacré qu'il capture vivante, de même qu'il s'empare par la ruse des pommes d'or du jardin gardé par les Hespérides et le géant Atlas. Il libère Thésée, prisonnier d'Hadès. On le voit, il ne fallait pas moins d'un demi-dieu, d'une force surhumaine pour dompter les forces naturelles et s'approprier des forces qui n'appartiennent qu'aux dieux... Homère déjà le chante comme bienfaiteur de la faible humanité, dompteur de monstres, maîtrisant les éléments, secourant et sauvant les humains. Ce mythe scénarise la longue lutte de l'homme contre l'adversité liée à l'immédiateté naturelle dont la civilisation a fini par le protéger. Pindare, dans ses Olympiques (X, 23), reconnaît à l'effort le prix de la joie :

« Il en est peu qui, sans peine, ont rencontré la joie  
Pour toutes nos œuvres, lumière sur la vie ! »

## 1.3 Les Grecs et le travail

### 1a Le travail comme asservissement à la nécessité

Une longue tradition hellénique (et latine aussi d'ailleurs), situe le travail à un rang très bas dans l'échelle des valeurs. Elle tend plutôt, dirons-nous, à le dévaloriser. Travailler, pour les Grecs, c'est uniquement s'asservir à la nécessité. Mépris du travail et dédain de la technique vont chez eux de pair. Aux yeux des Grecs, la pratique des métiers et le recours à la technique avilissent. Le meilleur médecin ou le meilleur ingénieur seront toujours inférieurs en valeur au philosophe.

.....  
1. On peut aussi mentionner la figure du jardinier dans laquelle l'auteur de l'évangile de Jean coule le principe de vie, le Christ, resurgi de la mort de l'homme Jésus au chapitre XX. Il y a là un enseignement sapientiel figuratif : le principe de vie exige de la créature un labeur, ce que symbolise le jardinier. Même du point de vue de l'esprit, vivre ne saurait se réduire à un simple laisser-vivre sous peine de mort intérieure, d'involution, d'implosion de l'âme.

2. Les exégètes voient dans l'Hydre de Lerne la nocivité de terrains marécageux asséchés par un personnage dont la tradition fit Héraclès ou Hercule.

« Quels que soient les services que puisse rendre un ingénieur, écrit Platon dans le *Gorgias*, tu le méprises et tu ne voudrais pas que ton fils épouse sa fille » (512bc). C'est ce mépris qui le leur a fait réserver aux esclaves., non l'inverse comme le souligne Hannah Arendt : « Dire que le travail et l'artisanat étaient méprisés dans l'antiquité parce qu'ils étaient réservés aux esclaves, c'est un préjugé des historiens modernes. Les Anciens faisaient le raisonnement inverse : ils jugeaient qu'il fallait avoir des esclaves à cause de la nature servile de toutes les occupations qui pourvoyaient aux besoins de la vie » (*Condition de l'homme moderne*).

## RÊVE ANTIQUE D'AUTOMATISME DANS L'EFFECTUATION DES TÂCHES HUMAINES

« Si donc il était possible à chaque instrument parce qu'il en aurait reçu l'ordre ou par <simple> pressentiment de mener à bien son œuvre propre, comme on le dit des statues de Dédale ou des trépieds d'Héphaïstos qui, selon le poète, entraient d'eux-mêmes dans l'assemblée des dieux, si, de même, les navettes tissaient d'elles-mêmes et les plectres jouaient <tout seuls> de la cithare, alors les ingénieurs n'auraient pas besoin d'exécutants ni les maîtres d'esclaves » (*Le Politique*, I, 4, 1253b33-1254a).

Le théâtre comique du temps d'Aristote était fécond de telles figures. Athénée dans son *Banquet des sophistes*, a transmis le souvenir de plusieurs « poètes de l'ancienne comédie » qui évoquaient une plaisante et nonchalante « vie du temps jadis », dans laquelle les choses se préparaient d'elles-mêmes pour les besoins indispensables de la vie des hommes. C'est ainsi par exemple que, dans les *Amphictyons*, Télékleidès écrit : « Le poisson venait dans les maisons, se faisait frire tout seul et se servait sur la table. Une rivière de soupe coulait près des lits de table, charriant des morceaux de viande tout chauds. Des conduits de sauce piquante étaient là pour ceux qui en voulaient ; nul besoin de se priver pour humecter son morceau et l'avaler bien tendre. Dans des plats creux apparaissaient des gâteaux saupoudrés d'épices. Les alouettes rôties, accompagnées de croûtes au lait, s'envolaient dans le gosier et les galettes se bouscullaient en tumulte guerrier autour des mâchoires. Les enfants jouaient aux osselets avec des morceaux de matrice de truie et des friandises. Les hommes étaient gros alors, d'énormes Géants » (Athénée, *Banquet des sophistes*, VI, 267e-269d, cité par Garlan, 1984, p. 110).

### ▮ Le cadre antique de l'esclavage en Grèce

Si les Grecs ont affirmé la liberté et l'égalité des hommes libres, c'est sur fond de hiérarchie et de servitude. La masse des esclaves, « objets animés » que l'on achète ou que l'on vend, ne compte que par la source permanente d'énergie humaine qu'elle représente. L'homme-corps ou l'homme-bête qu'Aristote entreprend de définir au début de sa *Politique* posait bien entendu de façon scandaleuse à l'homme rationnel par excellence qu'est le philosophe la question de l'universalité de l'essence humaine. Toutefois, même si Aristote conseille l'affranchissement à l'horizon d'un long esclavage – ce qu'il inscrit

dans son propre testament –, il entérine le statut de l'esclave. « Instrument en vue de l'action », « être qui ne s'appartient pas à lui-même », les définitions proposées mettent toutes l'accent sur la nature fonctionnelle de l'esclave : moyen et non fin, s'inscrivant dans l'ordre hiérarchisé des choses. Seule l'automaticité des machines pouvait dans son esprit rendre caduc l'emploi de la main-d'œuvre servile : « si les navettes marchaient toutes seules, nous n'aurions plus besoin d'esclaves ». Aristote, comme les Grecs en général, n'envisageant pas la possibilité même de tels progrès techniques, considère que c'est parce que la production ne se fait pas d'elle-même qu'on a besoin de l'esclavage. « L'esclave est un outil animé et l'outil un esclave inanimé » (*Éthique à Nicomaque* VIII, 13, 1161b4). Mais Aristote est bien conscient que, si les ouvriers et les esclaves seront toujours les premiers instruments, ils seront toujours à la fois autre chose des instruments. Par leur humanité, ils dépassent le statut d'outil. L'esclave – et d'une manière générale l'exécutant – est un « instrument antérieur aux instruments » (*organon pro organon*, I, 4, 1253b33). L'esclave et l'ouvrier sont en quelque sorte des manipulateurs polyvalents des outils nécessaires à l'agir. Ils sont préposés aux outils, soumis à eux mais les précédant et les dépassant toujours. C'est d'ailleurs surtout dans le cadre du groupe domestique que se situe la relation du maître et de l'esclave, comme celle du mari et de sa femme ou du père et de ses enfants. L'esclave est un instrument d'action, non de production. Ses fonctions sont exclusivement domestiques (sauf dans les mines d'argent du Laurion). Enfin, si Aristote a considéré comme allant de soi la division du travail, et la dispense dont bénéficiait l'élite sociale vouée à l'activité politique et à la culture spéculative, il ne pense jamais justiciables du statut juridique de l'esclave tous ces travailleurs qui s'affairent dans les soutes de la cité, artisans, manœuvres, petits salariés qui ne possèdent pas automatiquement la citoyenneté pleine et entière.

## ■ PRAXIS ET POÏËSIS CHEZ ARISTOTE

Considéré comme activité contrainte, dont les fins sont fixées extérieurement à elle, le travail est pensé par Aristote comme simple production d'un objet extérieur à soi (*poiësis*). La *poiësis* est une action qui se réalise dans une œuvre extérieure à l'agent. Elle a une fin différente d'elle-même. C'est l'activité technique, activité imparfaite selon Aristote, parce qu'elle court après une fin qui lui est extérieure. Ainsi en est-il du travail de l'artisan et de l'esclave.

La *praxis* est une activité qui ne produit aucune œuvre distincte de l'agent, qui est à elle-même sa propre fin : le perfectionnement de l'individu lui-même. C'est l'exercice qui est sa fin. Ainsi en est-il de la philosophie, de la gymnastique, de la politique. Ce sont des activités nobles.

NB. Dans sa philosophie du travail, Simone Weil s'efforcera constamment de dépasser cette opposition entre *praxis* et *poiësis*.

Après Aristote, l'esclavage eut peu de défenseurs, mais une médiocre alternative partageait les esprits : ou bien on croyait que l'esclavage, bien que contraire à la nature, était un statut conventionnel universellement reconnu et justifié pour cette raison, ou bien

on croyait que le statut social et légal d'un homme – l'esclavage ou la liberté – était sans importance, puisque seule l'âme comptait. Personne dans l'Antiquité ne proposa d'abolir l'esclavage parce qu'il était mauvais. La nécessité faisait loi.

## ■ TÉMOIGNAGE DE XÉNOPHON (430-355 AV. J.-C.) SUR L'ESCLAVAGE

Les Anciens se rendaient compte que les esclaves constituaient au fond le secret de leur richesse. Ceux-ci occupaient une certaine place dans la société. Il arrivait même que les citoyens libres aient à se plaindre d'une certaine arrogance de leur part. Xénophon les rappelle à la prudence lorsqu'il dit :

« À Athènes, on accorde aux esclaves et aux métèques une licence incroyable. Il n'est pas permis de les battre : un esclave ne se dérange pas pour vous. D'où vient cette coutume ? Je vais le dire. Si l'usage autorisait un homme libre à battre un esclave, un métèque ou un affranchi, souvent il prendrait un Athénien pour un esclave et le battrait : ici, en effet, l'habillement des citoyens n'est autre que celui des esclaves et des métèques, et, pour l'extérieur, ils se valent. Et si l'on s'étonne de ce qu'ici on permet aux esclaves de vivre dans le luxe, à quelques-uns même de mener grand train, on verra que ce n'est pas sans motif plausible. Dans une ville où la force est toute maritime, il y va de la fortune de se faire l'esclave de son esclave, pour en tirer des bénéfices, et de lui laisser la liberté. Où les esclaves sont riches, il n'est plus utile que mon esclave te craigne. À Lacédémone, mon esclave te craint ; mais si c'est ton esclave qui me craint, il y a grand risque qu'il me donnera ce qu'il a pour n'avoir rien à risquer. Voilà pourquoi nous avons établi l'égalité entre les esclaves et les hommes libres. » (*Du gouvernement des Athéniens*)

## ■ L'ESCLAVAGE DANS L'EMPIRE ROMAIN

La société des provinces de l'empire romain était fortement hiérarchisée. Au sommet : des administrateurs nommés par le Sénat ou l'Empereur en personne. Venait ensuite la classe locale des privilégiés par le rang ou par la richesse, les petits propriétaires terriens, les commerçants, les travailleurs manuels. Puis les esclaves libérés, soit par affranchissement par leur maître, soit parce qu'ils avaient acheté leur liberté. Enfin, au plus bas degré de l'échelle, la foule immense des esclaves dont dépendait étroitement le bon fonctionnement du tout et la santé économique de l'empire. Si la condition des esclaves était particulièrement dure dans les mines, les travaux publics et les galères, beaucoup de ceux qui travaillaient chez des maîtres compréhensifs avaient le statut de la domesticité que les sociétés préindustrielles ont connu, du moins dans les familles riches.

« L'esclavage était une institution qui touchait chaque aspect de la vie sans exception. Elle semblait aller de soi. La fréquence des affranchissements donnait toutefois aux esclaves un encouragement, une espérance. Émancipé, l'esclave acquérait pour lui-même de la domesticité servile. À Rome où le droit relatif aux esclaves est allé en s'améliorant sous l'influence notamment du stoïcisme, le fils d'un esclave affranchi devenait citoyen tandis qu'à Athènes il était assimilé à un métèque.

## 2 De la dépendance du besoin à la dignité du travail

### 2.1 À l'origine du travail

La Le besoin, la rareté, l'impuissance et la menace de mort Dès que les hommes ont été assez nombreux pour se regrouper en villages, forts de profondes mutations techniques, leur modèle de subsistance fut fondé sur l'agriculture et l'élevage<sup>1</sup>. Dans certaines régions, ces mutations sont telles que certains auteurs considèrent le Néolithique comme le début de la Protohistoire<sup>2</sup>. Michel Foucault décrit l'émergence du travail et l'activité économique qui s'est ensuivie dans *Les Mots et les Choses*, montrant que le travail et les échanges qu'il a permis ont eu pour fonction de réduire la rareté des biens spontanément offerts par la nature, celle-ci étant dans l'incapacité de fournir la subsistance sans leur nécessaire médiation.

« Le travail [...] – c'est-à-dire l'activité économique – n'est apparu dans l'histoire du monde que du jour où les hommes se sont trouvés trop nombreux pour pouvoir se nourrir des fruits spontanés de la terre. N'ayant pas de quoi subsister, certains mourraient, et beaucoup d'autres seraient morts s'ils ne s'étaient mis à travailler la terre. Et à mesure que la population se multipliait, de nouvelles franges de la forêt devaient être abattues, défrichées et mises en culture. À chaque instant de son histoire, l'humanité ne travaille plus que sous la menace de la mort : toute population, si elle ne trouve pas de ressources nouvelles, est vouée à s'éteindre [...] Ainsi ce qui rend l'économie possible, et nécessaire, c'est une perpétuelle et fondamentale situation de rareté [...] Elle se rapporte à la situation de ces êtres vivants qui risquent de ne pas trouver dans la nature qui les entoure de quoi assurer leur existence ; elle désigne enfin dans le travail, et dans la dureté même de ce travail, le seul moyen de nier la carence fondamentale et de triompher un instant de la mort [...] *L'homo œconomicus*, ce n'est pas celui qui

.....

1. Les principales innovations techniques sont la généralisation de l'outillage en pierre polie et de la poterie.
2. Au Proche-Orient, le Néolithique débute vers 9000 av. J.-C. Il prend fin avec la généralisation de la métallurgie et l'invention de l'écriture, vers 3300 av. J.-C.